

Quelque part la toile est toujours blanche.
Ce qui se dessine porte un poids de papier
qui n'est pas accoutumé et qu'il faut rendre à
une évidente immatérialité, reconduire au
trait et à la transparence de la couleur : face à
celui qui voit, vers l'opacité feinte de ses
yeux, un regard d'eau, dialogueur silencieux,
bientôt heureux que cela soit si vaste, si
profond comme si l'inachèvement du tableau
c'était lui, et parce qu'il est inachevé, toujours
inachevé, le peintre d'un autre tableau,
l'amateur d'un autre peintre, d'un tableau à

un autre, d'un dessin à l'autre... Dans le tableau, dans le dessin, dans la gravure, un équilibre imperceptible, et toujours la toile blanche, la feuille blanche, le crayon noir, les couleurs pures : soutenance plutôt que support, comme on dit un lieu de sustentation. Face à *cela*, l'autre regard : le peintre regarde, l'amateur regarde, la vie regarde, *tout* regarde et cela ne se voit tant que parce qu'on y fait silence. C'est la saison blanche, un climat de silence, avec des variations tempérées, entre l'eau et l'algue, dans la clarté occidentale, bientôt doublée d'un œil méditerranéen, autour d'une sorte de nombril, au centre du corps, proche du cordon de l'alimentation première, de la première nourriture, un miel de sang dont il reste peut-être cette saveur de paix, de coïncidence, de gestation, à peine de naissance.

Henri Matisse est peut-être cela. C'est d'abord très peu, très ténu, presque rien, à peine une faille, pas tout à fait une ouverture. Et, de là, avec une patience monstrueuse (qui n'a d'équivalent que la rage d'expression de Picasso), l'œil collé à la faille, à la lézarde, le



TORSE DEBOUT, 1909

temps et l'espace qui se dévident, qui s'entrelacent, qui se nouent ou se dénouent, qui sont dans la nature du fleuve qui lui-même est dans la nature de la vie et qui est le quotidien de tout cela, heure après heure, jour après jour, sans que rien ne soit jamais acquis (le temps d'une vie) : vie d'un peintre, celle d'Henri Matisse...

Une autre sustension possible : le corps de Matisse (ce dont on ne sait presque rien) dont on n'a jamais eu à parler : la pesanteur de ce corps, sa maturité presque lourde, sa maladie de la mort — si lent compagnonnage des vingt dernières années — qui commence alors qu'il n'est plus jeune et qui bascule dans une aube qui ne cesse de poindre dans le support suprême vers lequel tend son art de vivre : vers un bleu du ciel où tout s'inscrirait par transparence. Il y a le tellurique, le chtonien; il y a Picasso et à partir de là tout est possible. Il y a l'hypostase, l'extatique et le silence, l'harmonie (mais c'est un terme de musique); il y a Matisse et à partir de là tout est possible.

ÉTUDE POUR SAINT DOMINIQUE, 1949

